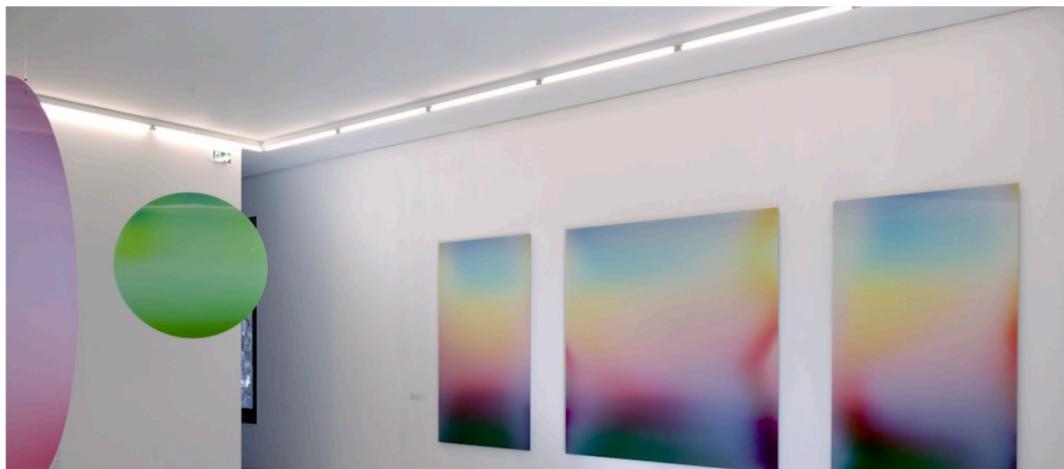


RETOUR

A l'Espace de l'Art Concret, le sensible comme manifeste

Alice Louahchi | 1 août 2025 | Anna Tsing, EAC, Élisée Reclus, Espace de l'Art Concret, Gottfried Honegger, Lamarche & Ovize, Mauro Colagreco,



Cet été, l'Espace de l'Art Concret invite tous les publics à une riche escapade culturelle dans son site patrimonial et paysager de Mouans-Sartoux, non loin de Cannes et Nice. Trois expositions sont à l'affiche : *Gottfried Honegger : Du singulier au pluriel*, *Sillage* de Mustapha Azeroual et *364 saisons* de Lamarche & Ovize. ArtsHebdoMédias vous invite à découvrir cette belle programmation mêlant de nombreuses disciplines – de la céramique au dessin en passant par la photographie, l'installation et la peinture.

À Mouans-Sartoux, niché entre collines boisées et senteurs de garrigue, l'Espace de l'Art Concret (EAC) trace depuis plus de trente ans une voie singulière dans le paysage culturel français. Ce lieu hybride cultive une programmation duelle, à l'image de l'architecture qui l'abrite : un château du XV^e siècle et une annexe moderne d'un vert acidulé. Au sein de ce mariage audacieux, abstraction géométrique du XX^e siècle et scène artistique contemporaine se côtoient avec vue sur un parc réaménagé. La collection permanente, fruit d'une dotation de Sybil Albers et Gottfried Honegger, fait l'objet d'un nouvel accrochage intitulé *Gottfried Honegger : Du singulier au pluriel*. Plus qu'un simple hommage, ce parcours redessine les lignes de force qui sous-tendent la pratique et les influences de l'artiste suisse. Surtout, cette relecture en forme de manifeste réaffirme l'ambition fondatrice de l'EAC selon Honegger : faire de cet écriin « *un lieu d'Aufklärung* » à la portée autant artistique que politique, qui incite « *un monde aujourd'hui passif, muet, résigné, à devenir actif, responsable et créatif* ».

Fidèle à cette philosophie des Lumières, l'EAC propose aujourd'hui de penser la lumière dans tous ses états. Tour à tour spectre optique, mesure de temps, énergie thermique, exhausteur de fragrance, matière, souffle d'air ou vecteur de sensibilisation, le phénomène lumineux devient un véritable terrain de jeu. Deux expositions temporaires viennent faire résonner cette approche avec une intensité sensorielle rare. D'un côté, *Sillage* de Mustapha Azeroual, présentée jusqu'au 31 août. De l'autre, *364 saisons*, du duo Lamarche & Ovize, jusqu'au 2 novembre 2025. Des univers très distincts, mais qui partagent un même désir d'élargir les frontières de l'expérience esthétique, en donnant à (re)sentir autant qu'à voir.



Donation Albers-Honegger 2020 ©Bruno Gros – Ville de Mouans-Sartoux

Sillage, la lumière fossile

Avec *Sillage*, Mustapha Azeroual poursuit ses recherches sur les limites de la photographie, développées notamment lors de sa résidence au Centre de la photographie de Mougins en 2024. L'artiste franco-marocain explore les propriétés physico-chimiques et optiques d'un médium souvent réduit à la simple captation mimétique. Formé aux sciences, Azeroual ancre sa pratique dans une démarche quasi expérimentale. Alliant installation, technologies modernes et procédés photographiques anciens, il déconstruit l'acte photographique pour mieux interroger la matérialité de la lumière.

Cette enquête prend une forme particulièrement tangible dans ses photogrammes à la gomme bichromatée. Héritée du XIX^e siècle, cette technique repose sur l'insolation d'un mélange de gomme arabique, de pigment et de bichromate, appliqué sur papier. Après exposition au contact d'un négatif, l'image est révélée (dépouillée) à l'eau. Chaque tirage nécessite un dépouillement manuel, étape durant laquelle l'artiste module les contrastes et les teintes, parfois à l'aide d'un pinceau. Ce processus, artisanal et subjectif, donne lieu à des œuvres uniques. L'image ne relève plus d'un enregistrement passif du réel, mais d'une interprétation doublement sculptée par la lumière et le photographe.

Azeroual déploie cet usage de la photographie pictorialiste dans sa série *Monade*, ici un noyau orange auréolé d'un halo de jaunes. Ce portrait de flash semble vibrer au-delà de la surface, aussi persistant qu'une rémanence rétinienne. L'irradiation devient le sujet même du tirage, cadré en gros plan, et évoque une pulsation cardiaque. *Monade* manifeste l'autonomie singulière du phénomène lumineux : à la fois condition d'apparition de l'image et émanation perçue par l'objet photographié, le flash atteint également le visiteur par le biais de l'œuvre. Roland Barthes remarquait à ce propos : « *la photo de l'être disparu vient me toucher comme les rayons différés d'une étoile* ».



Mustapha Azeroual, Monade, 2021. Photogramme à la gomme bichromatée polychrome multicouche. Courtesy de l'artiste/ Galerie Binome, Paris ©Photo Alice Louachi

Avec *Relief*, Mustapha Azeroual joue sur cette idée d'une temporalité photographique suspendue et non-linéaire. En déposant une plaque d'aluminium au fond de son bac de dépouillement, l'artiste y a vu s'accumuler, au fil des mois, des pigments non fixés par la lumière. À la vidange du bassin, une image aux tons bruns-dorés s'est dévoilée, formée par sédimentation de strates déposées en silence. L'image émerge non de l'exposition, mais de l'absence de lumière. Dans ce processus d'archéologie inversée, la main du photographe se retire partiellement au profit du hasard. Née d'une constellation de conditions aléatoires, l'œuvre échappe donc à toute possibilité de reproduction industrielle. Dans une société de l'image submergée par le vacarme visuel de l'IA, *Relief* offre une parenthèse contemplative qui fait l'éloge de la lenteur.

Autre facette de cette quête de la lumière, la série *Équivalent Kosmos* rend visibles les ondes de choc provoquées par le flash photographique. À chaque déclenchement, une vibration se propage dans l'air. L'artiste capture ces déflagrations imperceptibles dans du verre thermoformé. Les empreintes qui en résultent évoquent des cratères lunaires ou des nébuleuses. Paradoxalement, l'instant déjà évanoui du flash se cristallise en événement durablement emprisonné dans la matière.



Mustapha Azeroual, Équivalent Kosmos, 2024. chimigramme à la gomme bichromatée polychrome multicouche, verre thermoformé. Courtesy de l'artiste/ Galerie Binome, Paris. © Photo eac., Adagp, Paris 2025

En contrepoint de ces tentatives de donner corps à la lumière, deux autres œuvres s'attachent à traduire sa fugacité. *The Green Ray* s'inspire d'un bref phénomène optique, où un éclat vert transperce l'horizon au coucher du soleil. Avec l'aide de marins photographiant les leviers et couchers de soleil au grand large, Azeroual collecte les couleurs du ciel à différentes latitudes. Ces gammes sont prélevées numériquement, puis imprimées sur des panneaux ou des mobiles lenticulaires. Selon l'angle de vue, le visiteur perçoit tantôt un aplat iridescent, tantôt une infinité de nuances. Ces illusions chatoyantes transforment les supports en surfaces mouvantes, dont les flambances s'aperçoivent du coin de l'œil. Mais cette beauté évanescence est un prix. Plus l'atmosphère est polluée, plus les crépuscules flamboient : la photographie nous magnifie les rouges, trahissant une crise écologique insidieuse.

Dans la même salle, *Sillage* invite le parfumeur Fabrice Pellegrin à prolonger l'expérience de la lumière au-delà du regard, plongeant le visiteur dans une apesanteur sensorielle totale. Quelques gouttes d'une composition aux notes iodées sont versées sur un disque de terre cuite, chauffé en continu par une lampe infrarouge. Par évaporation, les effluves enveloppent l'espace et, comme une madeleine de Proust, ravivent la mémoire résiduelle d'une peau piquée par le soleil océanique. La notion de sillage désigne ici la trace lumineuse : une image aussitôt condamnée à l'effacement et à l'oubli si elle n'est pas aussitôt figée. Chez Mustapha Azeroual, la lumière n'est donc pas ce qui éclaire, mais ce qui demeure.